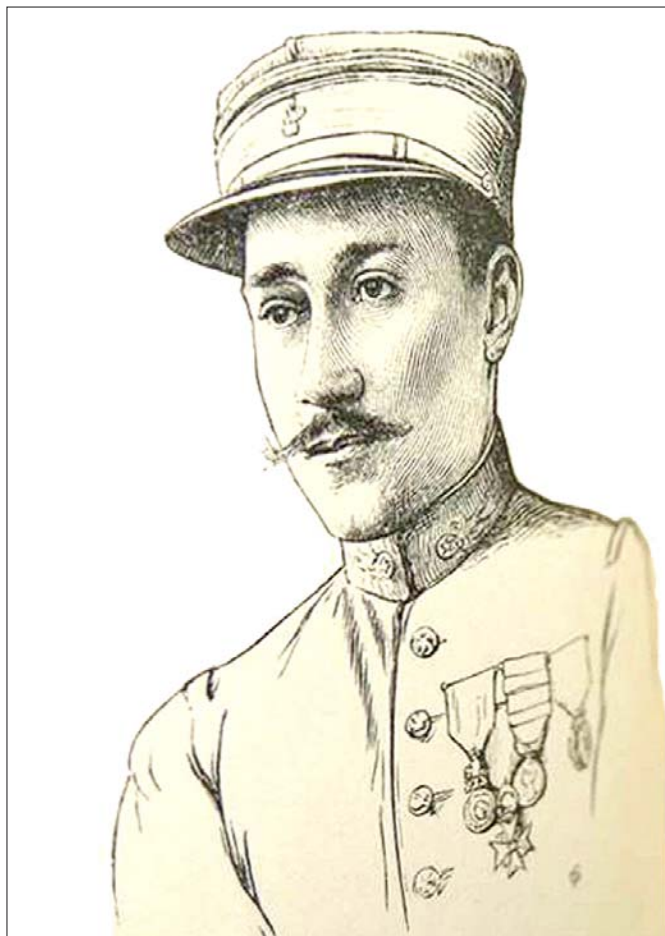


ROSSIGNOL, là où repose Ernest PSICHARI



Rossignol – un bien joli nom – est un petit village à l'orée d'une grande forêt dont le nom rougeoie au premier rang de la liste si longue et si lugubre de nos cités martyres de 1914.

Le 22 août 1914! une date, une grande date, qui barre d'un trait sanglant le calendrier des cinquante-deux mois de guerre qui aujourd'hui s'estompent dans des lointains égoïstes. Rossignol résume toute la grande guerre. Aucun tourment, en effet, ne fut épargné à ce bourg gaumais qui, dès les premiers jours de l'invasion fut détruit, tout entier par la torche incendiaire. Après s'être livrés au pillage des ruines fumantes et des rares habitations épargnées par le feu et les obus, les troupes teutonnes s'attaquèrent à ses paisibles habitants. La lecture du «*nécrologe*» de ce village de neuf cents âmes donne un frisson d'épouvante et de révolte. Cent dix-sept habitants, parmi lesquels dix vieillards, une femme et six jeunes hommes âgés de dix-huit ans, furent fusillés; l'aînée des victimes avait quatre-vingts ans, la plus jeune n'en avait que seize. Pour le coup, nous dit Thomas Braun, «*la légende racontera presque avec vérité que, dans ce village, toutes les femmes sont devenues veuves le même jour*».

«*Dieu choisit des lieux plus beaux que les autres pour y faire de grandes choses*» a dit saint Maurice de Ghéon. Et c'est ainsi qu'il a choisi Rossignol pour donner une des plus sublimes leçons de la guerre. C'est en effet là

qu'est tombé à la tête de sa pièce le lieutenant de l'artillerie coloniale Ernest Psichari, petit-fils de Renan, dont la conversion au christianisme et au patriotisme est un authentique exemple de ce retour aux forces spirituelles.

«*Comme il est bien le témoin de son époque*», a écrit Robert Garric¹, cet étudiant enthousiaste que passionne l'affaire Dreyfus, ce jeune officier de la coloniale, qu'angoisse le destin de la France, ce chrétien héroïque revenu par de durs chemins vers la grande route où déjà l'attendent des aînés et des amis! Et comme il est aussi le témoin de sa race, ce jeune homme, avide d'absolu et de tendresse, dont la sensibilité se déchire aux moindres blessures, et dont le stoïcisme se nourrit de toutes les contradictions! Il reste fixé à l'avant de sa génération, noble figure de proue, parmi tous ceux qui allaient vers la vie comme on va à la mort, sûr d'y trouver à la fois la vie du pays et la vie de leur âme, et qui se proclamaient d'avance «*la génération sacrifiée*».

Ernest Psichari naquit le 27 septembre 1883 à Paris; il était le fils de Jean Psichari, professeur à l'École des Hautes Etudes et de Noémi Renan, fille de l'écrivain connu Ernest Renan, ancien séminariste qui se sépara de l'Église et combattit sa doctrine en divers ouvrages, dont une «*Vie de Jésus*» qui eut du retentissement et suscita diverses réfutations. Le jeune Psichari, après avoir fait ses études aux lycées Henri IV et Condorcet, passa brillamment sa licence en philosophie en 1902. Son passage à l'armée, où il fut appelé pour un an en qualité de dispensé, lui révéla sa voie. Il se remit à l'étude à l'expiration de son terme, et commença la préparation d'une thèse sur la «*faillite de l'idéalisme*», pour passer son doctorat en philosophie. Mais en 1904, il abandonna soudainement cette tâche et signa son engagement au 51^e de Ligne à Beauvais.

La vie monotone de garnison lui pesa bientôt et il abandonna ses galons de sergent pour passer à l'artillerie coloniale comme simple canonnier. En 1906, il fut adjoint comme maréchal-des-logis à la mission du commandant Lenfant pour le sud du Tchad. Il y gagna la médaille militaire. Il rentra en France en septembre 1907, entra à l'École de Versailles d'où il sortit lieutenant deux ans après. Il partit aussitôt en Mauritanie où il resta jusqu'en 1912. Son séjour dans la solitude de l'Adrar fut pour lui une retraite qui en fit un croyant. L'amitié de deux jeunes écrivains convertis au catholicisme, Charles Péguy et Jacques Maritain, orienta Psichari vers la conversion. C'est au début de 1913 que celle-ci s'accomplit. Il fit son abjuration le 4 février (il avait reçu le baptême à sa naissance selon le rite grec). Le 8 février, M^{gr} Gibier, évêque de Versailles, lui administra le sacrement de confirmation.

Comme bagage littéraire, Psichari a laissé quelques livres dans lesquels s'affirment de belles qualités d'écrivain et qui sont pleins de belles promesses.

Son premier ouvrage *« Terres de soleil et de sommeil »* parut en 1908, à son retour du Tchad. Ces terres sont celles que parcourut Psichari en 1906 et qui étaient des régions d'Afrique Equatoriale qui, cédées à l'Allemagne en 1911, devaient être reprises en 1914.

En 1912, durant son expédition en Mauritanie, il publie l'*« Appel des Armes »*. C'est l'histoire d'un officier ardemment épris de son métier. Il y fait comprendre la grandeur de la servitude militaire et y montre, avec un relief saisissant, le type de soldat tel qu'il doit être avec son énergie réglée, sa discipline intérieure, sa mission de sainteté.

Le *« Voyage du Centurion »* fut publié après sa mort. Dans ce livre, il narre les étapes de sa conversion. Dans le Centurion, a écrit Paul Bourget, Psichari a raconté d'une voix où perce un écho de celle du solitaire de l'*« Imitation »*, le drame le plus pathétique qui soit au monde, le retour d'une âme à Dieu.

Enfin son dernier livre *« Les voix qui crient dans le désert »*, paru également après sa mort, en 1920, est le couronnement des précédents. A propos de ce livre, le général Maugin a notamment écrit: *« Ce soldat est fier de son épée en l'inclinant d'un large geste. Ce Français sent tout l'orgueil de sa nation, tout en respectant la noblesse des vaincus et la profondeur de leur foi. Ce lettré pense que l'œuvre intellectuelle compte bien peu devant la grandeur du sacrifice; il cite le dicton des Tabels arabes: « L'encre des savants est plus agréable à Dieu que le sang des martyrs » et il ajoute: « Malheureuse race qui n'a pas compris ce que valait la goutte de sang du martyr, et combien elle pesait plus que tous les livres du monde, et que l'encre s'efface, mais que la goutte de sang ne s'effacera pas. »*

Dès son enfance Psichari est avide partager, de connaître, de se donner et tel un jour on le connaît en Mauritanie. Maréchal-des-logis, il méritera cette note de ses chefs: *« Son âme est charitable, son esprit bienveillant, son cœur plein d'élan. Il aime tout ce qui est, choses et gens, noble et bien. Il possède, héréditaire chez lui, une grande largeur de vue qui le porte à l'indulgence et à la longanimité. »*

Ce fort sait bien aussi que la tendresse est une force également où l'âme se trempe. De sa mère, Ernest Psichari a porté comme ceux qui aiment réellement savent parler: *« C'est simplement par amour pour maman que j'ai fait ce petit sacrifice, et croyez bien que cet amour est assez fort pour me faire tenir ma promesse sans que j'aie besoin de me raidir dans ma volonté. J'ai ce travers de faire sans réfléchir, bêtement et avec joie, tout ce que me demande maman, et j'ai sans doute très grand tort, car si maman me demandait de faire une chose absurde, je le ferais et je serais une grande bête... »*

Il a aussi connu l'amitié qui est grande dans sa vie. Parmi les amitiés les plus fidèles, il faut citer celles qui

l'ont uni depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort à Jaques Maritain et à Charles Péguy.

Ernest Pisichari est soldat; des armes il va faire sa carrière. A ses chefs, il leur dit son rêve: *« Mon désir d'action, le goût que j'ai à faire campagne, le plaisir que j'éprouverais à avoir des hommes entre mes mains... la joie de les sentir prêts à tout faire pour vous et à vous suivre au bout du monde... »*.

Mais c'est l'armée coloniale qui l'attire. On peut dire que le désert l'a tenté comme un appel: *« Nulle terre ne me tente plus que ce désert encore presque vierge où il passe un petit souffle d'héroïsme... »*. Là, dans la solitude mais aussi dans l'action, les Cahiers de Péguy lui arrivent et, dans sa réponse, il crie son attachement à l'auteur de ces cahiers: *« De toutes les amitiés qui vous entourent et qui peuvent s'exprimer à vous quotidiennement, j'ai la grande vanité de croire que la mienne est la plus fervente bien que l'un des plus silencieuses et des plus maladroites à s'exprimer et que j'aie toujours une sorte de timidité qui me fait craindre que vous ne le sentiez pas... Vous savez qu'à votre suite et sous votre influence surtout, j'ai suivi la même évolution que vous devant les grands événements de notre temps et que humblement j'ai effectué moi aussi toutes vos étapes. »*

Un nom unit étroitement les deux amis, c'est celui de Maurice Barrès. Et tandis que Péguy clame dans un de ses *« Cahiers »* la vénération qu'il porte à cet écrivain, Psichari lui écrit de Mauritanie: *« Vous ne pourrez savoir l'impression que fait votre grande voix quand elle arrive dans cette solitude. Parmi toutes celles qui viennent ici, affaiblies et lointaines, de la patrie, c'est la seule qui soit noble, la seule qui soit préoccupée d'éternité, la seule qui sonne claire et juste. »* Et débordant d'enthousiasme, Psichari s'écrie: *« Ah! voilà la vraie vie. Quand on a connu cela, on se dit que l'on peut mourir et que l'on a assez vécu. »*

Rentré en France, le 4 février 1913, il remet ce retour à profit pour travailler d'arrache-pied au *« Voyage du Centurion »*. Il est sur la voie de la conversion et dans son journal de route il a écrit: *« Serai-je donc éternellement privé de la lumière surnaturelle qui pare tout et embellit tout? Je vous aime avant que de vous connaître. Je prierai tant, ô mon Dieu, que vous ne vous refuserez pas à moi. »* Le Père Clérissac, dominicain, auquel il va vouer l'attachement le plus absolu, le guidera désormais sur cette route difficile.

Le 18 mai 1913, en la fête de la Sainte-Trinité, Ernest Psichari adresse à ce guide éclairé une lettre qui est un réel témoignage. Nous en extrayons ces passages: *« Que sont les petites misères du corps à côté de ce rayonnement d'espérance qui nous force à tomber à genoux dès qu'un peu de solitude nous est laissée. Si tout le monde savait ce qu'est la vie d'un chrétien, nous ne verrions plus ces malheureux qui refusent obstinément le Paradis qui leur est offert. Que ne puis-je le leur faire entrevoir et leur montrer mes larmes de joie à chaque fois que je m'approche de mon Dieu. »* Et plus loin: *« Lorsque j'ai frôlé la mort en Afrique,*

je me croyais brave, mais cette belle assurance est tombée, et je m'aperçois maintenant que la vie me fait plus peur que la mort.»

Appelé à la vie religieuse, reçu au Tiers Ordre de Saint Dominique en septembre 1913, c'est vers l'Ordre dominicain qu'il se dirigeait lorsque la guerre éclata. Elle fut pour lui brève et héroïque: le 22 août 1914, il tombe à Rossignol, à la tête de sa batterie, après une défense acharnée, il porte au poignet gauche le chapelet aux grains noirs. Rien d'étonnant en cela car il avait écrit: *«Je continuerai d'aller à travers le monde en disant mon chapelet en toute humilité et patience.»* Il l'a dit jusqu'au bout. Psichari écrivait encore: *«Je crois que la Sainte Vierge, que j'ai aussi beaucoup priée, a daigné m'entendre, et qu'elle a été touchée de mon immense amour. Puisse-t-elle ne pas se rebuter de moi, elle qui est si bonne et si pitoyable!»*

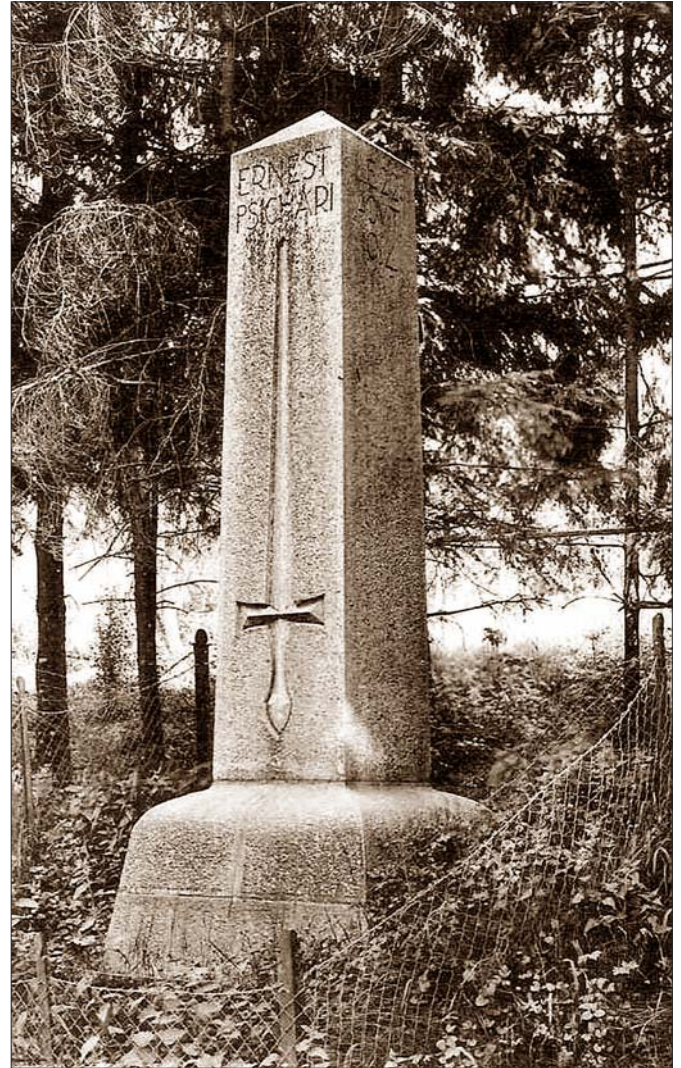
Pendant tout le temps de l'occupation, des personnes se préoccupèrent de rechercher des indices permettant de retrouver le corps de Psichari. Mais il fallut attendre le 9 avril 1919 pour effectuer des fouilles. Celles-ci furent entreprises suivant un croquis dressé par le lieutenant Brantonne du 2^e d'artillerie coloniale qui avait participé à la bataille. Elles permirent de mettre effectivement au jour une série de corps parmi lesquels ceux du capitaine Cherier et des lieutenants Roeser, Thiebaut et Psichari. Ce dernier fut facilement identifié par la Croix d'or de son baptême, attachée par une chaînette sous le col de la vareuse. Sa chevalière, sa montre et son chapelet avaient été enlevés: après la bataille, des tristes dévaliseurs de cadavres avaient passé; et si la médaille d'or de Psichari n'avait pas été volée avec le reste, c'est parce que les hyènes du Kaiser n'avaient pu la deviner sous l'uniforme.

Cette reconnaissance accomplie, en présence de MM. Hingue, bourgmestre; Kiesel, avocat; Pierlot, secrétaire communal; M^{lle} G. van der Straeten-Ponthoz, les corps d'Ernest Psichari et de ses compagnons d'armes furent transférés au cimetière à l'entrée de la forêt.²

Les restes du vaillant officier reposent donc au cimetière forestier, dans les rangs, avec ses camarades de combat. Ces tombes sont toutes identiques, un petit tertre de terre terminé par une croix de Malte en pierre, courte et trapue, entre les bras de laquelle sont gravés un numéro et un nom. Toutefois une plaque commémorative a été posée sur la tombe d'Ernest Psichari. Celle-ci porte cette inscription: *«Ernest Psichari, lieutenant d'artillerie coloniale, né le 27 septembre 1883. Mort le 22 août 1914 à Rossignol pour sa Patrie et pour son Dieu. Le sang des Martyrs vaut mieux que l'encre des savants»*.

Une première commémoration eut lieu le 23 août 1920. La messe fut célébrée, face au public, par le R.P. Delor, Dominicain, prier du Saulchoir où Psichari devait faire son noviciat. M. l'abbé Hubert, curé de

Rossignol, l'assistait. Après la messe prirent successivement la parole M. Thomas Braun, le colonel français Cayrade et Jean Psichari, le père d'Ernest. Après la cérémonie au cimetière, tous les assistants se rendirent sur la route de Bruvanne, pour inaugurer une stèle marquant l'endroit où le lieutenant Psichari fut frappé à mort. Cette stèle est une simple borne, portant le nom du héros, la date de la bataille et le profil d'une épée.



Rossignol - Stèle érigée à la mémoire d'Ernest Psichari.

L'inauguration du monument définitif eut lieu le 9 novembre 1924. Celui-ci, élevé à la mémoire d'Ernest Psichari et de la jeunesse française du sacrifice, consiste essentiellement en un ciborium de dix mètres de haut, bâti en pierre jaune clair du pays, extraite de la carrière du Pas-Bayard, près de Longwy. Il est de style moderne mais ressemble à maintes compositions antiques et médiévales. Les deux ossuaires édifiés après coup par l'Administration militaire française pour abriter les corps de soldats non identifiés, l'un de 1.271 soldats, l'autre de 1.108, tous coloniaux, a rompu l'harmonie du plan. Le mouvement simple et sévère n'en a pas moins belle allure et fait bel effet dans le cadre forestier.³

L'inauguration de cette «Basilique forestière», œuvre

de MM. Madeline et Lacoste, par une journée ensoleillée d'automne, fut très émouvante et rassembla une assistance d'élites. Six orateurs prirent la parole. Puis M. Jean Psichari s'avança devant Mgr Heylen et, très ému, prononça ces paroles : « *Remercions la Belgique qui, petite comme l'Hellade, laissera comme elle une lumière inextinguible dans l'histoire. J'ai toujours voulu que mon fils repose dans la terre sur laquelle il est tombé. C'est la place où il doit être et je confie la garde de son tombeau à ce pays qui sait aimer.* ». Et, la tête tournée vers la tombe de son fils, M. Psichari acheva : « *Ton choix fut le bon. Je te suis reconnaissant pour ma part de ce que je te dois. Ta grâce a plané sur ton père. Tu désirais l'entendre, ce que je*

viens te dire. Entends-le donc aujourd'hui que j'entre complètement dans tes voies religieuses. Ton œuvre, ô mon ami, à tous nous fut bonne. Je ne te pleure pas, je te bénis...

Dors en paix, mon enfant, dors en paix sur la terre belge. ».

Adolphe JACOBY

(« *Les Annonces de l'Ourthe* » du 24 août 1973)

¹ *La Revue des Jeunes* du 15 avril 1933.

² *Rosignol*, par l'abbé J. Hubert et J. Neujan, Duculot, Taminés, 1929.

³ *Idem.*



Stèle érigée à l'endroit où tomba Ernest Psichari le 22 août 1914. (<http://pages14-18.mesdiscussions.net>)